Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Banc d'essai
Ophélie et Poème

Léon Debien

Volume 8, Number 5-6 (47-48), September–December 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30089ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Debien, L. (1966). Banc d'essai : Ophélie et Poème. *Liberté*, 8(5-6), 110–111.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1966

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ophélie

O ce château dans tes yeux
O ces archers aux créneaux de tes paupières
Existe-t-il encore ce château bordé d'eau
Cette île de pierre
Ronde comme l'O
De tes lèvres surprises

O ce château disparu
Noyé dans la folie des vierges nues

Le seigneur a souffert l'affront du pilori
Le seigneur a péri au donjon de l'oubli
La châtelaine perfide s'est réjouie
Et son rire a coulé par les machicoulis
Brûlant le coeur d'un pauvre chevalier

Sur les remparts de pierre danse la vierge folle
Et le vent s'empare des voiles de sa robe
Sur les remparts de pierre glisse la vierge folle
Et le vent dénoue les bandeaux de sa tête

Eternelle Ophélie
Tu pleures d'un rire amer
Etouffé par tes voiles accrochés aux corbeaux
Et tes cheveux caressant
Les épaules brouillées de l'eau verte
Déchiquetée par le soleil de la folie

Hamlet n'existe plus
Il n'était qu'un pauvre hère
Il n'était qu'un triste rêve
Comme le fut Rimbaud
Au fil de l'eau filent tes rêves
Ophélie
Et le vent s'effiloche en des plaintes lointaines
Qui viennent se confondre à l'appel incessant
D'un châtelain-enfant
Qui git
Oublié
Au fond d'un vieux donjon

poème

Pour venir m'abreuver aux contrées du silence
Pleines d'oiseaux muets et de poissons de feu
J'ai brisé les amarres de la nuit de l'enfance

J'ai tressé dans le ciel un filet de mes mains
Et tenu dans mes bras une étoile charnelle

Puis les oiseaux muets ont délaissé leurs nids
Et les poissons de feu ont surgi de partout
Eclaboussant la nuit d'aurores boréales

Sur ton corps qui frémit comme une feuille blanche
Les mots de mes doigts font naître le poème